

L'œuvre du mois

L'Orfèvrerie dijonnaise



Dijon, en tant que capitale du Duché, puis de la Province de Bourgogne, compta de nombreux orfèvres, dont les productions surent rivaliser avec celles de leurs confrères parisiens. Quelques pièces, conservées dans les réserves du musée, en sont l'éclatant témoignage.

mai 2009

A la redécouverte d'un art précieux en partie disparu

L'exposition *Reflets d'argent. L'orfèvrerie en Bourgogne du XIV^e au XIX^e siècle* organisée au musée des beaux-arts de Dijon (27 février-26 avril 1999), à l'occasion de la publication par l'Inventaire général de Bourgogne de l'ouvrage *Les orfèvres de Bourgogne*, fut l'occasion de redécouvrir ce patrimoine méconnu.

La disparition du fonds de la Monnaie de Dijon et la quasi-absence d'archives propres aux communautés d'orfèvres posent de nombreux problèmes pour identifier les orfèvres et dater de façon précise leur production.

On ne peut que regretter la rareté des pièces conservées, notamment dans le domaine religieux, avec la dispersion des trésors des abbayes, des collégiales et des églises paroissiales. L'orfèvrerie civile, devenue réserve monétaire, subit les mêmes vicissitudes : on n'hésite pas à fondre la

vaisselle d'or et d'argent en fonction des besoins (funérailles du duc Philippe le Hardi, fontes royales imposées par Louis XIV et Louis XV pour couvrir leurs frais de guerre).

La Communauté des orfèvres de Dijon

C'est en 1443 que les premiers statuts de la communauté dijonnaise sont promulgués par Philippe Machefoing, Garde des Joyaux du duc Philippe le Bon et maire de Dijon. Ce sont les plus anciens de Bourgogne (Beaune, 1582 ; Châtillon, 1584 ; Mâcon, 1600 ; Autun, 1602 ; Chalon, 1682 ; Avallon, 1743 ; Semur, 1767). Le statut de capitale du Duché, puis de la Province de Bourgogne, explique que la communauté d'orfèvres de Dijon soit la plus nombreuse : 17 en 1443 pour atteindre 40 en 1565. Son organisation se fait dans le cadre à la fois religieux et social de la Confrérie de Saint-Eloi, qui siège à l'église Notre-Dame jusqu'en 1675, date de son transfert à l'église du Couvent des Cordeliers .

La communauté, en liens étroits avec la Monnaie de Dijon, organise la profession en faisant appliquer les statuts et en contrôlant la réglementation : apprentissage, maîtrise, visite de boutique...

Les jurés-gardes surveillent particulièrement l'apposition des poinçons sur les pièces réalisées ; en principe l'objet doit en porter quatre : poinçon du maître orfèvre (armes de la ville et ses initiales ou un symbole), poinçon de jurande (lettre de l'alphabet correspondant à une année), poinçons de la marque (charge et décharge) contrôlant le paiement des droits sur le poids de métal utilisé (marc d'argent et once d'or).

Des trésors du fonds ancien du musée...



Si la pièce d'orfèvrerie bourguignonne la plus ancienne est la *Coupe dite de Saint-Bernard*, l'œuvre dijonnaise la plus ancienne est un curieux objet de Bénigne Devaulx, daté entre 1533 et 1565. Cette coupe de petites dimensions (H. : 9,7 cm) en argent en partie doré, au décor typique de la Renaissance, pourrait être un coquetier (ou «ovier») d'apparat (fig.2).

C'est à un orfèvre dijonnais inconnu qu'il faut attribuer une autre pièce de la Renaissance,

à fonction religieuse, cette fois, le *Retable de la Manne* (exposé Salle du Chapitre). Ce superbe travail d'orfèvrerie du milieu du XVI^e siècle en argent ciselé partiellement doré, fixé sur fond de cuivre doré appliqué sur un panneau de bois, provient de la chapelle de la Sainte-Hostie à la Sainte-Chapelle de Dijon. Y figurent les armoiries émaillées des donateurs Bénigne Jacqueron et Isabeau Moreau, son épouse.

...aux récentes acquisitions...

Le musée des beaux-arts de Dijon a mené ces dernières années une politique heureuse d'enrichissement de ses collections d'orfèvrerie, profitant de plusieurs occasions offertes par le marché de l'art.

C'est ainsi que de belles pièces dijonnaises sont entrées dans les collections : une *écuelle* de Jean Millet (1686-1687), une



autre *écuelle* d'Antoine Chapuis (1758-1759) aux élégantes oreilles (fig.1), ainsi qu'une *jatte* rectangulaire de Mathieu Brunot (1761-1762) (fig.3). Ont pu être acquis également différents types de couverts : une *cuiller à servir* (1773-1774) et un ensemble de douze *couverts* (1732-1738), œuvre de Mathieu Brunot, ainsi qu'une *cuiller à sucre* (1769-1770), réalisée par Joseph Dargent.

...sans oublier un bel ensemble de coupes et de tasses à vin

La production courante d'argenterie civile dijonnaise comporte deux types d'objets de tradition bourguignonne, et toujours fabriqués de nos jours.

Les *coupes à deux anses* (coupes de mariage) présentent un même modèle (coupe unie à pied mouluré) ; seul le décor des anses apporte des précisions sur l'époque et la province d'origine. Ainsi, à Dijon, la forme des anses au dauphin stylisé est particulièrement appréciée (fig.4).

Les *tasses à vin* (tastevins), dont les plus anciens modèles retrouvés datent de la fin du XVII^e siècle, ont des formes et



des décors assez semblables, seules les anses dénotent des différences. Au XVIII^e siècle, le modèle le plus courant est l'anse en forme de serpent (fig.5).

Marc Parrod (1903-1944) saura renouveler le décor traditionnel de ces deux types d'objets en recherchant des motifs originaux.



Pour en savoir plus

Arnaud de Chasse, Élisabeth Réveillon, Solange Brault-Lerch, *Les orfèvres de Bourgogne. Dictionnaire des poinçons de l'orfèvrerie française*, Cahiers du Patrimoine, n° 52, 1999, 522 p. ill.

1. Antoine Chapuis, *écuelle*, 1758-1759
2. Bénigne Devault, *petite coupe ou coquetier*, entre 1533 et 1565
3. Matthieu Brunot, *jatte*, 1761-1762
4. Antoine Ganiere, *coupe à deux anses*, 1819-1838
5. Marc Parrod, *tasse à vin*, deuxième quart du XX^e siècle